

Entretien avec Jean Beaudry et François Bouvier

Henry Welsh

Volume 9, Number 1, September–November 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34250ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Welsh, H. (1989). Entretien avec Jean Beaudry et François Bouvier. *Ciné-Bulles*, 9(1), 28–31.

« Je crée ce que je n'ai pas prévu de dire ou de faire. »

François Bouvier

par Henry Welsh

Jean Beaudry et François Bouvier sont deux réalisateurs dont je fis la connaissance à l'occasion de la présentation de **Jacques et Novembre**. Je dois dire que je tenais à rencontrer les auteurs de ce film dont la modernité et la sensibilité toute particulière m'avaient particulièrement touché. Des images de **Nick's Movie** se juxtaposaient alors pour alimenter une réflexion profonde sur le sens de la vie. En même temps, je voyais dans **Jacques et Novembre** l'amorce d'un nouveau langage cinématographique enraciné dans le réel, porté par un style et une architecture très articulés. Et puis, en bavardant avec Jean et François, évoquant leur complicité, je me disais qu'il y avait une certaine manière de faire du cinéma à deux dont les Taviani offraient l'exemple d'une réussite. Se pourrait-il qu'eux aussi aient trouvé l'alchimie particulière de la création jumelle ? Raison suffisante pour chercher à mieux comprendre les ressorts de ce second long métrage, **les Matins infidèles**.

Ciné-Bulles : La première question que j'avais à poser par rapport au film s'adresse à des auteurs : comment s'est fait le passage entre l'écriture et le tournage des **Matins infidèles** ?

Jean Beaudry : À l'origine, un projet semblable au film existait mais quand on a décidé d'en faire un film (c'est François qui est arrivé avec cette idée) ce n'était plus des mots, c'était un scénario. Donc, le passage s'est fait au tout début. L'idée de la trame d'un film devient l'écriture d'un film, les mots n'étaient plus des mots pour des mots... Seuls les extraits de roman ont été réécrits, je ne sais combien de fois. De toute façon, avant, pendant et après le tournage du film, le transfert, le passage de l'un à l'autre, entre les mots et les

images, se fait simplement comme se fait un film. Ce sont des mots qui signifient des images, et comme si on faisait de la traduction, ce sont des outils qui fabriquent ces images-là en fonction de ces mots-là.

Ciné-Bulles : Tu dis qu'il y a une idée originale, était-ce quelque chose qui tenait en peu de lignes, en peu de mots ?

François Bouvier : L'idée originale ne tenait pas à des mots mais à quelque chose qui avait déjà été fait. Jean et moi, il y a déjà quelques années, en 1979, avons fait pratiquement la même chose que les personnages. La logistique était un peu différente parce qu'on allait une semaine chacun au coin des rues Duluth et Saint-Urbain ; c'est pourquoi le film s'est appelé longtemps **Duluth/Saint-Urbain**. Alors, nous allions sur le coin à huit heures du matin pour prendre une photo de ce qu'on voyait là, pendant un an, et nous écrivions ; nous devions faire un texte chaque matin.

Ciné-Bulles : Est-ce que vous avez tenu pendant toute l'année ?

Jean Beaudry : Oui, même si finalement le projet ne s'est pas terminé au niveau de l'écriture. Mais les photos, on les a faites, puis c'est resté. Quand François m'a dit : « Écoute, on devrait faire un film avec ça. » Je me suis dit : « Ben, je ne peux pas laisser mourir ça comme ça ! » Et puis voilà : le film est parti de cette idée. Mais à travers ce projet, il s'est développé une dynamique, il s'est passé une histoire entre nous deux. Dans notre amitié, il s'est déroulé quelque chose et on a voulu s'en servir pour définir et construire des personnages.

Dans **Jacques et Novembre**, il y avait des personnages comme le cousin, qui est devenu le point de départ du film. Un point de départ seulement, je n'ai jamais rencontré ce cousin et ce n'est pas du tout son histoire. De cette idée est venu le film. C'est la même chose pour **les Matins infidèles** : deux personnages qui se partagent l'écriture d'une sorte de photo-roman construit autour d'un cliché pris chaque matin d'un coin de rue. Cela existe mais n'est pas le propos du film. On a fait le film à partir de cette idée mais dès le départ la dynamique s'est modifiée. Dans le film, il y en a un qui prend les photos (Jean-Pierre) et l'autre qui écrit le roman (Marc). Au niveau de la mécanique, c'était différent.



Les Matins infidèles

Entretien avec Jean Beaudry et François Bouvier

François Bouvier : Les personnages ont acquis leur propre dynamique, leur propre personnalité. Ce qui est documentaire, c'est le point de départ qui est quelque chose d'intime. Comme dans **Jacques et Novembre**, les **Matins infidèles** sont liés à quelque chose d'intime, quelque chose qu'on a déjà vécu.

Ciné-Bulles : *Comment s'est faite la division du travail ?*

Jean Beaudry : Dans la réalité, chacun faisait une semaine de photos, mais dans le film, d'autres éléments sont intervenus. Par exemple, le fait que l'écrivain ne voyait le coin de rue que par les photos, lesquelles ont été trichées par l'autre. À partir de là, intervient le rapport à la réalité, celle des photos, non de la création. Ceci constituait un matériel intéressant sur lequel était basée toute l'histoire des personnages.

François Bouvier : Le film contient dans son esprit toute une symbolique. Est-ce qu'elle est perceptible ? Est-ce qu'on l'a bien construite ? C'est autre chose ! C'est un film sur un rapport à la réalité, cette réalité sur laquelle l'un va tricher et que l'autre va transformer. C'est aussi un regard sur les rapports qu'entretiennent les personnages l'un par rapport à l'autre.

Ciné-Bulles : *Dans quelle mesure leur façon de vivre ce rapport au monde modifie-t-elle leur relation ?*

Jean Beaudry : Les deux personnages principaux sont des antithèses, leurs trajectoires vont en s'éloignant. Ils essaient à un moment de se recroiser mais ce n'est que temporaire parce que finalement ils s'éloignent l'un de l'autre. Il y en a un qui triche toujours par rapport à lui-même mais aussi par rapport à ses engagements ; l'autre ne triche pas mais s'enferme dans un monde qui est complètement coupé de la réalité. Il s'enferme avec des photos et son écriture. Sa blonde est partie, il quitte sa job.

François Bouvier : Ce sont deux manières différentes qui débouchent sur un résultat passablement similaire. Au départ, il y avait un pré-requis dramatique : ces deux gars communiquaient entre eux et avaient un projet commun. Les personnages avaient des confrontations qui induisaient autant de tensions dynamiques.

Ciné-Bulles : *Il y a également une implication économique puisque Marc prend l'autre en charge.*

Jean Beaudry : Ce n'est pas un élément essentiel mais il fait tout de même partie du déroulement du film. L'un est dans un méli-mélo d'obligations, se met à la dépendance de l'autre qui, un peu « bonne poire » va l'héberger, le dépanner, mais seulement jusqu'à un certain point. C'est dans la nature de leur relation.

François Bouvier : Ce pouvoir fait partie de leur amitié, ainsi que ce besoin de pouvoir compter sur l'autre. C'est un passage de pouvoir qui crée des liens. À ce moment-là, Marc a un réel pouvoir sur son *chum* sauf qu'on peut supposer que l'espèce de folie ou de liberté qu'a Jean-Pierre est quelque chose d'enviable du point de vue de Marc.

Ciné-Bulles : *Le film est assez elliptique et vous ne vous êtes pas apesantis pour sursignifier les choses, mais la question des rapports à l'amour et aux femmes est très fouillée et assez proche d'une réalité quotidienne.*

Jean Beaudry : Elle correspond beaucoup à nos préoccupations et à nos interrogations par rapport aux amours, de façon globale, de notre génération. Elle fait encore partie des interrogations, des recherches. On a foutu la famille en l'air dans les années 70 et aujourd'hui on ne sait pas très bien où on en est. Un film comme **le Déclin de l'empire américain**, par exemple, était très pertinent de ce point de vue. J'espère que ces préoccupations vont correspondre aussi aux soucis et aux questionnements des gens qui verront le film.

Ciné-Bulles : *Le film fait-il une comparaison entre « Amour » et « Amitié » ?*

François Bouvier : Cette comparaison ne faisait pas partie du plan de travail. Certaines choses se dégagent mais nous voulions avant tout filmer des personnages dans des situations banales et ordinaires. L'amour, l'amitié, le travail. On peut essayer d'identifier quels sont ces amours, ces amitiés. Mais il n'y a pas d'opposition comme telle entre les deux. Nous autres, nous pouvons analyser après coup et comprendre des choses que nous n'avions pas prévu de dire. C'est la création : je crée ce que je n'ai pas prévu de dire ou de faire. Ce que nous disions au scénario n'est pas nécessairement ce que nous obtenions au montage final.

Filmographie de
Jean Beaudry :

- 1975 : **la Maison qui empêche de voir la ville** de Michel Audy (interprète)
- 1977 : **J'sors avec lui pis je l'aime** (coréalisateur avec François Bouvier et F. Tougas)
- 1980 : **Une classe sans école** (coréalisateur avec François Bouvier et M. Simard)
- 1984 : **Jacques et Novembre** (interprète et coréalisateur avec François Bouvier)
- 1988 : **Onzième Spéciale** de Micheline Lanctôt (interprète)
- 1988 : **Trois Pommes à côté du sommeil** de Jacques Leduc (interprète)
- 1989 : **les Matins infidèles** (interprète et coréalisateur avec François Bouvier)

Filmographie de
François Bouvier :

- 1977 : **J'sors avec lui pis je l'aime** (coréalisateur avec Jean Beaudry et F. Tougas)
- 1980 : **Nicaragua**
- 1980 : **Mission réadaptation**
- 1980 : **Une classe sans école** (coréalisateur avec Jean Beaudry et M. Simard)
- 1984 : **Jacques et Novembre** (coréalisateur avec Jean Beaudry)
- 1989 : **les Matins infidèles** (coréalisateur avec Jean Beaudry)



Jean Beaudry, coréalisateur et interprète de « Marc » et François Bouvier, réalisateur des *Matins infidèles*

Quand nous regardons le montage final nous découvrons des choses que nous n'avions pas prévues de dire. La complexité du langage fait que nous ne pouvons pas avoir le contrôle absolu de tout. C'est d'autant plus vrai dans le cadre de notre façon de travailler qui suppose ce transfert de pouvoirs, de responsabilités en cours de tournage, de montage ou de post-production. Le film prend alors des dimensions que nous découvrons après coup. Le film vit indépendamment de nous.

Ciné-Bulles : *La relation au politique suppose-t-elle une conscience des problèmes dans l'université du Québec ? Faut-il simplement aller raconter le personnage à travers ces éléments ?*

Jean Beaudry : Le contexte qui entoure les personnages sert de trame et, dans ce sens, montrer un professeur dans une situation de grève, je trouve que c'est important. Nous ne voulons pas parler de la grève en tant que telle mais c'est le contexte dans lequel je déplace le personnage.

François Bouvier : Cette situation fait voir le personnage dans son rapport à la réalité, à son *chum*, à l'écriture. Nous l'avons montré de façon très syn-

copée. C'est la même chose pour la relation entre Marc et Pauline, on comprend vite leurs relations sans qu'il soit nécessaire de développer et, par petites séquences, on crée un style, une atmosphère.

Ciné-Bulles : *Il y a une modification dans les thèmes du cinéma, autrefois on s'attachait plus à décrire une situation collective sur laquelle se découpait un personnage. Ici c'est à travers le personnage qu'on prend conscience d'une réalité générale. Qu'est-ce qui a produit cette inversion ?*

Jean Beaudry : C'est une évolution. Je crois que toute la société québécoise est telle. C'est très intuitif. Au départ, nous ne nous sommes pas posé cette question. C'est un film qui porte beaucoup plus sur l'intime que sur le collectif. Évidemment, les personnages agissent dans une collectivité. Mais à l'origine, il n'y avait pas cette opposition.

François Bouvier : On suit les personnages dans leurs vies intimes et ces mêmes personnages vont vivre leur relation de façon médiatisée, l'un à travers les photos, l'autre à travers l'écriture, il y a

donc une dynamique qui va se créer entre eux à travers le projet qu'ils ont.

Ciné-Bulles : *Le film est construit selon un crescendo, une montée dynamique vécue. La scène finale est remarquable du point de vue technique. Représente-t-elle le noyau du film ?*

Jean Beaudry : C'est le premier plan que nous avons tourné ! Donc, la démarche cinématographique, stylistique était déjà prévue. Nous savions de façon théorique que nous voulions tourner d'une certaine façon qui devait nous conduire à tel plan. C'était difficile, car il fallait réussir le plan et tout le film devait ensuite tenir compte des ces prémisses. Il s'agissait de tourner tout ce qui a rapport avec Marc en plan-séquences et ce qui a rapport avec Jean-Pierre de façon beaucoup plus découpée. C'est un travail au niveau du découpage de plus en plus accentué. Ce sont des choses qui ne paraissent peut-être pas évidentes pour le commun des mortels mais qui donnent au film sa pulsation.

François Bouvier : Tout était en résonance avec les deux personnages et leurs rapports à la réalité. Techniquement, c'est la traduction de ce qu'ils sont en réalité. Il nous fallait tenir compte de ce que sont les personnages.

Ciné-Bulles : *Il y a l'importance et le soin apporté à la bande sonore, on entend beaucoup de choses dans le film. Aviez-vous écrit le scénario avec une idée de ce que serait la bande sonore ?*

François Bouvier : Moins du niveau de l'écriture que de l'intention. Pour avoir travaillé dans ce domaine, nous savions le soin qu'il faut apporter à la bande sonore. C'est beaucoup lié au travail du monteur-son. Nous voulions consacrer plusieurs jours de préparation au son car nous avions la préoccupation de lui laisser beaucoup de place. Claude Beaugrand est arrivé avec des propositions ; il aime les montages sonores éclatés. Les éléments du son se scénarisent souvent après le tournage du film ; comme la musique qui illustre la course du marathon dont l'idée est venue après coup de faire une musique avec le souffle, pour créer un univers particulier.

Jean Beaudry : Nous voulions le plus possible un son direct et, pendant la course, le souffle donnait un rythme intense. En écoutant les sons enregistrés, nous nous sommes aperçus que cela ressem-

blait aux musiques des Amérindiens. De là, l'utilisation de ces sons pour cette séquence.

François Bouvier : Pour nous, il fallait dans toute la mesure du possible, garder le son direct pour avoir cette vérité au plan sonore, au niveau de l'émotion.

Ciné-Bulles : *Le film donne une image un peu troublée de la réalité du Québec : il n'y a pas de bons combats, il n'y a pas de bonnes amitiés ni de bons amours et pas beaucoup d'ouverture ?*

Jean Beaudry : C'est un peu la perception que j'ai en ce moment. Il n'y a pratiquement plus de causes. Le Parti québécois, c'est la débâcle ; dans les amours, on sent le besoin de revenir à des valeurs plus traditionnelles. Il y a la montée ou plutôt la nostalgie, du sentiment religieux et le besoin d'absolu ou de spiritualité. Je trouve en effet cela troublant.

François Bouvier : D'une part, on a vécu et on vit des échecs cuisants et d'autre part, on vit avec la difficulté des choix et des transformations. Dans nos rapports amoureux, on a voulu faire des choix, on a voulu que les choses se transforment et, en même temps, ces choix sont très difficiles à assumer. On peut en parler théoriquement mais ce n'est pas facile à vivre émotivement, d'où le retour aux valeurs plus traditionnelles. C'est le contexte présent dans le film ; mais à la fin, il y a un des personnages qui débarque dans la réalité. Il ne pouvait, ou ne voulait, pas accepter la réalité et il va rencontrer la femme sur laquelle il avait fantasmé. C'est pas le fol espoir mais il y a quelque chose qui arrive.

Ciné-Bulles : *L'écart entre ces deux personnages, est-ce la question de la liberté qui subsiste ?*

François Bouvier : Oui absolument, à un certain moment, nous nous disions même que ces deux personnages étaient un seul et même personnage. Il y a quelque chose d'eux qui pourrait être interchangeable sauf qu'ils sont tellement composés, tellement justifiables comme individus qu'on ne peut pas aller jusque-là.

Jean Beaudry : Ils sont dans le même genre de cul-de-sac. On veut qu'il y ait la possibilité de se dire que ce sont deux aspects d'une même personne et qu'au fond, il fallait qu'il y en ait un qui aille jusqu'au bout pour que l'autre s'en sorte. ■

« Je te le dis chère Inconnue, le cinéma est une tour de Babel où pour réussir il faut apprendre toutes les langues, surtout celle de l'argent. Mais quand viendra le moment de la prise 1 de la scène 77, je te dirai que je t'aime déjà. Je te dirai que non seulement tu es un personnage de film qui attend l'autobus au coin de Duluth et Saint-Urbain (ou était-ce au coin de Saint-Zotique et Saint-Vallier ?), mais encore tu étais un personnage de roman. Tu comprendras alors la part symbolique et les espérances que tu portais déjà sur les épaules. Je te raconterai tout cela et nous aurons tout notre temps puisque le film sera terminé. Nous aurons, en fait, tout le temps du générique et celui que prendront les spectateurs à se demander ce qui pourrait bien advenir de nous. Puis nos personnages disparaîtront, comme un fondu, dans la réalité. Des lumières s'allumeront dans la salle de cinéma et nous deviendrons des personnes.

*Pour toujours je continuerai de te chercher un nom. »
(Carte blanche à Jean Beaudry, Ciné-Bulles, 1988, Volume 7 numéro 2, pages 28 et 29)*